

Ecrire la migration: l'exemple de Mouloud Feraoun

Kais BENACHOUR

Université Mentouri, Constantine, Algérie

Résumé

-Cet article porte sur le thème de la migration dans deux romans de Mouloud Feraoun: *La terre et le sang* et *Les chemins qui montent*. A travers deux narrations et deux générations de personnages -un père et un fils (Amer et Amer N'Amer)- l'écrivain trouve un juste équilibre entre la fiction et la réalité pour analyser avec sensibilité et subtilité ce phénomène socio-économique de l'Algérie de la période coloniale.

Mots clés

Migration- littérature algérienne -
Mouloud Feraoun- social-tragique-actualité.

ملخص

يعالج المقال التالي موضوع الهجرة في روايتي مولود فرعون: "الأرض والدم" و"المسارات التي ترتفع" من خلال قصتين وجيلين - أب وابنه- حيث يلجأ الكاتب إلى الخيال والواقع وبحساسية ودقة متناهيتين لتحليل هذه الظاهرة الاجتماعية والاقتصادية للجزائر خلال الفترة الاستعمارية.

مفاتيح النص:

الهجرة الجزائرية- الأدب- ومولود فرعون-
الاجتماعية- المساوية- الأخبار.

I/ INTRODUCTION

La motivation pour un tel sujet de réflexion est, en premier lieu, liée à cet auteur essentiel de la littérature algérienne. Mais elle est, par ailleurs, en rapport avec l'actualité qui domine l'espace social algérien, en effet le sens du départ des Harragas est proche de celui des personnages de Feraoun mais, bien entendu, les conditions ne sont pas les mêmes. Amer et Amer N'Amer ne sont pas partis clandestinement, de plus ils désiraient revenir au pays natal.

Pourquoi Mouloud Feraoun ? L'œuvre de cet écrivain n'est pas dépassée, loin de là, les sujets évoqués dans ses romans sont souvent d'actualité comme celui de la migration retenu pour cet article. En effet, Mouloud Feraoun est le premier à s'y être intéressé. Il le fera dans le témoignage *Le fils du pauvre* (Le Seuil 1950) et dans deux romans qui se suivent : *La Terre et le sang*, (Le Seuil 1953) et *Les Chemins qui montent* (Le Seuil 1957).

Le diptyque comprend plusieurs thèmes entremêlés tels l'amour, la vengeance, la jalousie, la trahison et le quotidien des familles kabyles mais la migration dans les deux romans est au centre de la narration. Dans le champ de la littérature, Mouloud Feraoun est de fait, le premier écrivain algérien à avoir abordé ce sujet et ce, dès le premier ouvrage *Le Fils du pauvre*. Ce qui nous semble intéressant dans le diptyque, ce sont les deux récits qui s'enchaînent dans le temps et dans l'espace, et qui traitent chacun un aspect particulier de l'émigration. Dans *La Terre et le sang*, il s'agit d'un départ provoqué par des raisons économiques. Amer le personnage principal part dans les années 1910 dans le seul but de travailler dans les mines du Nord de la France. Alors que dans *Les Chemins qui montent*, son fils Amer N'Amer né d'un mariage mixte entre le père Amer et une Française, Marie, cherche plutôt par son départ en France puis son retour, à comprendre sa réelle identité et à résoudre beaucoup de questionnements sur le sens de sa double origine.

Ainsi, nous tenterons dans cet article de comparer les deux types de migrations, celle du père et celle du fils. *La Terre et le sang* fut publié une année avant le déclenchement de la révolution armée de 1954, son prolongement, *Les Chemins qui montent*, est écrit en pleine guerre de libération, 1957. Feraoun assumait ainsi, comme d'autres écrivains de son époque, « la sommation de l'écrivain par l'histoire »⁽¹⁾, celle d'un pays dominé par la colonisation.

Mouloud Feraoun tout juste auréolé par le succès du *Le Fils du pauvre*, entame un autre roman, *La terre et le sang*, qui sera plus engagé que le

précédent. Cet écrivain très attaché à sa terre, la Kabylie, constate que l'émigration des travailleurs kabyles en France, était très importante depuis le début du siècle, il décide, alors, de lui consacrer son œuvre. *La terre et le sang* marque une rupture avec *le Fils du pauvre* qui est très autobiographique sans pour autant, occulter la présence de certains indicateurs propres au vécu de Feraoun. Dans une interview⁽²⁾ l'écrivain répond aux questions du journaliste Maurice Monnoyer qui deviendra plus tard son ami. «*Nous en venons à La Terre et le sang. Mouloud Feraoun parle, parle... On sent que ce livre a requis toute sa sollicitude pendant de long mois. L'œuvre vit encore en lui, bien que le manuscrit soit à Paris*». Concernant la question suivante «*Comment vous est venue l'idée d'écrire ce nouveau roman ?*» Feraoun répond: «*je vous disais à l'instant que le succès de mon premier ouvrage m'avait encouragé à écrire d'autres livres. Il faut ajouter ceci: l'idée m'est venue que je pourrais essayer de traduire l'âme kabyle. D'être un témoin. Je suis de souche authentiquement kabyle. J'ai toujours habité la Kabylie. Il est bon que l'on sache que les Kabyles sont des hommes comme les autres. Et je crois, voyez-vous que je suis bien placé pour le dire*». Feraoun se sent investi d'un engagement intellectuel et moral vis-à-vis de son pays: il observe autour de lui les transformations de la société kabyle puis les intègre dans ses récits. Evoquant enfin, le choix du sujet de *la Terre et le sang*, il indique «*J'ai pensé que l'émigration des Kabyles pouvait donner matière à un ou plusieurs ouvrages dignes d'intérêt. J'ai distingué deux périodes: de 1910 à 1930 et de 1930 aux années que nous vivons. La Terre et le sang est consacré à la première période. J'écrirai un autre roman sur la seconde période. Pourquoi deux périodes? A mon avis, il y a une grande différence entre ces deux périodes. La psychologie des Kabyles d'aujourd'hui se rendant en France n'est plus du tout celle des Kabyles qui leur ont ouvert la route. Les Kabyles de 1953 sont mieux armés que leurs devanciers, parce qu'ils s'adaptent plus facilement aux façons de vivre de la métropole. Par contre, il me semble que les anciens étaient davantage attachés à leur village, à leur terre, aux mœurs kabyles; ils se hâtaient de retourner chez eux avec leurs économies pour améliorer leur situation au village, ce qui n'est pas automatique aujourd'hui*».

Cette réponse traduit toute l'originalité de ce diptyque, avant même de l'écrire Feraoun avait déjà imaginé la suite du premier roman. Ce sont deux migrations qui s'opposent: les deux personnages, Amer et son fils Amer'N'Amer, représentent chacun une génération de migrants.

II / QUELLES MIGRATIONS?

Un père, un fils: deux migrations dissemblables

Ce qui nous semble intéressant dans l'œuvre de Mouloud Feraoun c'est son analyse faite sur une immigration à double sens qui caractérise la première puis la deuxième moitié du siècle précédent. Chez les personnages des deux romans, Amer dans *La terre et le sang*, puis son fils Amer'N'Amer, dans *Les chemins qui montent*, nous retrouvons deux formes d'exil: l'un économique, l'autre identitaire. Cet aspect constitue la «socialité» propre à ces deux textes en ce sens que Feraoun s'intéresse à un thème social (la migration) mais en le fictionnalisant à travers précisément ces deux personnages qui sont des créations fictives. Il faut par ailleurs préciser que si la thématique de la migration est du domaine du social, elle est aussi, chez Mouloud Feraoun, un aspect familial. Le père de l'écrivain a émigré en France au début du 20^{ème} siècle dans un souci économique ce que nous montre le texte autobiographique, *Le fils du pauvre* à travers le père de Fouroulou. Ce vécu familial constitue une «médiation»- dans le sens sociocritique- entre la migration (réalité sociale) et la migration (réalité fictive dans les romans de Feraoun).

L'émigration a fait son apparition dans les années 1910. Des milliers d'Algériens s'installent -temporairement ou définitivement- en France. Ils ont travaillé essentiellement dans les chantiers de bâtiments et dans les mines

Personnage principal de *La Terre et le sang*, Amer part en France alors qu'il est adolescent. Fils unique d'une famille ordinaire d'un village kabyle, Ighil-Nezman, il s'installe en France pour y revenir quinze ans plus tard. Le roman est chargé d'incidents et de rebondissements dans la vie d'Amer, jusqu'au jour où il sera assassiné par son rival Slimane. Une vingtaine d'années plus tard son fils Amer N'Amer dans *Les chemins qui montent* part lui aussi en France mais ne s'y installe pas. Contraint de revenir quatre ans après à Ighil-Nezman, il est tourmenté par une quête identitaire. Comme son père, il mourra de mort violente. Dans ces deux romans qui constituent un diptyque -la narration a une suite dans le temps, elle se déroule dans le même espace-, les deux exils sont une source de problèmes pour les deux héros, leur départ/retour sont marqués par des conséquences tragiques à l'image même de leurs personnalités.

Une autre migration se remarque dans *La Terre et le sang*, c'est celle de Marie: native de Paris elle quitte son pays natal et vient s'installer à Ighil-Nezman avec son mari Amer. Elle ne quittera pas ce village elle y sera même enterrée. Cette migration, réussit: les Etrangers qui viennent en Kabylie seraient-ils mieux intégrés?

1/ Amer de La Terre et le sang: partir pour survivre:

Le narrateur au chapitre VI de *La terre et le sang*, évoque la migration kabyle, ses premières années, ses conditions, ses malheurs, ses objectifs et décrit les hommes qui partent. Les plus audacieux pour partir en France, sont ceux qui ont fait l'école. Le narrateur raconte alors l'histoire d'Amer, son voyage vers ce monde inconnu. Mais les souvenirs sont vagues, L'arrivée en Europe, dans cette aventure où l'on risque sa vie est souvent accompagnée de peur, voire de regrets. Ceci est toujours vrai quelles que soient les époques: les jeunes Algériens d'aujourd'hui trouvent, eux aussi, une réalité plus hostile que celle dont ils rêvaient.

Cette peur de confronter ce pays nouveau a vidé Amer de ses souvenirs. Du premier jour de son arrivée à Paris, il ne lui reste que quelques détails. Le voyage s'est déroulé en étapes: du village jusqu'à Alger, puis le bateau l'a emmené à Marseille d'où il prend le train pour Paris. Amer n'a gardé aucun souvenir de la ville phocéenne.

Durant ce voyage, il ressentit une profonde solitude. A Paris, il est pris de panique dans cette ville immense. Ce qu'on remarque c'est que le narrateur ne décrit aucune rue ou place parisienne, aucun monument et pourtant il s'agit de la plus belle ville de France.

«Et puis quel monde ! Des enfants, des hommes, des femmes qui semblaient tous pressés....Il était saisi d'une peur instinctive, il avait une envie farouche d'en finir, de s'éloigner, de se reposer dans un coin tranquille et solitaire avec ces gens qu'il connaissait...» (p 55) Son angoisse disparaît aussitôt qu'il voit les siens installés à Paris: «Son visage s'épanouit. Les nouveaux venus furent accueillis avec des sourires protecteurs. En somme tout était simple du moment qu'il y avait à ses côtés des gens de chez lui. Les anciens ne semblent pas toujours se rendre compte du soulagement que leur accueil apporte aux nouveaux». (p. 56).

Les choses ont-elles changé? En effet de nos jours, les quartiers arabes de Paris, Barbès entre autre, rassemblent toujours les Algériens nouvellement embarqués.

Amer quitta Paris pour les mines du nord de la France. La vie y est moins rude, les gens plus accueillants et il trouve plus facilement du travail. Amer se sent en sécurité, surtout que dans cette région il y a beaucoup de villageois d'Ighil-Nezman.

Le narrateur mentionne que l'immigration kabyle comporte deux genres de groupes: les sédentaires et les migrants: *Il y avait parmi eux les sédentaires et les migrants. Les premiers repoussaient toute raison de vouloir retourner en Kabylie... Les migrants vont et viennent naturellement, ils s'enrichissent, achètent des champs se marient et un jour ou l'autre s'établissent à Ighil-Nezman*»p57. Il définit alors chacune de ces deux catégories sans préciser toutefois à quel groupe appartient Amer. Le cas d'Amer est, en fait, complexe il n'appartient à aucune des catégories citées: il a choisi de partir en France, d'y rester quinze années sans revenir et sans porter une aide financière à ses parents (*les sédentaires*), puis il retourne dans son village où il achète des terres et y projette l'idée d'y rester définitivement (*les migrants*).

Un de ces sédentaires, Rabah, dix ans d'exil, jouissait d'un grand respect, c'est lui qui proposait du travail aux mines et faisait le médiateur entre l'administration française et les Kabyles immigrés. Rabah, cousin germain de Kamouma, la mère de Amer, sera le tuteur de Amer.

Le dur métier d'immigré: quatre années dans les mines

Dans la mine, Amer se sentait un homme mûr malgré son jeune âge: cet univers est celui de la force et de la virilité. Il deviendra ami et collègue avec les deux bras forts de la mine que sont Rabah et André, un Polonais. Le déracinement ne l'affecte pas, le mal du pays «Ghorba» est loin, il oublie ses parents Kaci et Kamouma:

«Ce fut Rabah qui initia Amer à l'amour, tandis que le Polonais lui apprit à boire pour, en fin de compte, lui faire trouver la vie belle au point d'oublier Kaci et Kamouma» (p. 61).

Tous les trois logent dans l'hôtel tenu par Yvonne, la femme d'André et maîtresse de Rabah. Cette relation lui sera fatale: Rabah fut victime d'un accident⁽³⁾ au fond de la mine en présence de Amer. Ce dernier sera accusé par ses compatriotes d'être un traître car il témoigna en faveur d'André. Ce dernier s'est servi de la naïveté d'Amer pour se venger de Rabah. Tout s'écroule pour

Amer. La nouvelle s'est propagée à Ighil-Nezman: Amer n'est pas l'assassin mais il a fait un faux témoignage. Lui et sa famille seront reniés, Kamouma en souffrira pendant des années.

L'exil devient pour Amer de plus en plus difficile et périlleux. Après le terrible épisode de l'accident, il connaîtra les affres de la première guerre mondiale et beaucoup de ses compagnons furent contraints de rentrer en Kabylie, mais Amer -peut être parce qu'il n'était pas prêt à affronter la famille de Rabah- choisira de rester en France. Il sera arrêté par les Allemands et emmené dans un camp de prisonniers de guerre.

Amer, un personnage atypique, ne ressemble pas aux autres immigrés. Hanté par la mort de Rabah, il vit, alors, une crise identitaire où se côtoient sentiments d'échec et de rejet. Les longues années passées en France lui paraissent stériles. Il est donc en une quête d'un événement majeur qui donnera un sens à sa vie. C'est la rencontre avec Marie, la fille de Rabah et d'Yvonne, qui répond à cette attente. Les quinze années d'exil se concluent par cet heureux dénouement, unique moment positif dans la vie d'Amer en France. Il rentre au village accompagné de Marie, sa femme, comme si cette union devait l'exempter de la mort de Rabah. Amer ne rentre pas les mains vides: ses économies lui permettent de racheter des terres vendues par son père Kaci car l'objectif de l'émigration est d'aider financièrement la famille. A ce sujet, Pierre Bourdieu⁽⁴⁾ écrit.

«Le rôle éminent du groupe apparaît encore à l'évidence dans l'émigration. En effet, si les émigrants temporaires sont essentiellement des Berbères sédentaires et surtout des Kabyles, c'est que la forte cohésion et la solidarité du groupe agnatique procurent à l'émigré l'assurance que sa famille, demeurée sur le patrimoine indivis où chacun peut trouver subsistance, bénéficie, en son absence, de la protection des parents masculins restés au pays. C'est la pensée de la famille qui le soutient au long de son exil et lui inspire ce comportement de travailleur acharné et économe; enfin, regroupés en France selon le schéma de la structure familiale, recréant ce réseau de solidarité et d'entraide qui anime la vie kabyle, c'est à leur famille que les émigrés, au prix des plus dures privations, envoient la plus grande part de leurs gains».

Les premières vagues d'émigrés algériens étaient justement appelées à faire rentrer une bonne partie de leur argent au pays afin d'aider les parents.

Le sociologue Pierre Bourdieu, qui a étudié la société algérienne et les régions kabyles décrit le rapport entre émigrés et leurs familles restées au pays en ces termes⁽⁵⁾:

«...Enfin, regroupés en France selon le schéma de la structure familiale, recréant ce réseau de solidarité et d'entraide qui anime la vie kabyle, c'est à leur famille que les émigrés, au prix des plus dures privations, envoient la plus grande part de leurs gains».

Ce retour qui avait tous les atouts pour être une réussite (les économies, Marie...), échoue. Ayant commis l'adultère avec Chebha (l'épouse de Slimane) il trahit sa femme et son oncle On peut ajouter une autre trahison: sa terre, Ighil-Nezman, qu'il a délaissée. Le thème de la trahison revient donc souvent dans la vie d'Amer et explique la fin tragique du personnage. Le destin a voulu qu'Amer ait la même mort que Rabah. Dans les mêmes conditions: Rabah est mort dans la mine, le crâne fracassé par un wagon; Amer a eu la tête brisée par l'explosion dans la carrière du village, un lieu qui ressemble aux mines du nord de la France. La parallèle ne s'arrête pas là, dans les deux cas il n'y a eu aucun témoignage précis, une mort enterrée avec ses secrets, ses zones d'ombres, une mort entachée de sang et de vengeance. Rabah et Amer sont morts tragiquement; derrière ces deux morts, il y a eu une vengeance, liée à une histoire sentimentale et adultérine: Rabah / Yvonne et Amer / Chebha. Le roman s'achève en décrivant la scène des obsèques d'Amer et le chagrin de sa femme, enceinte. Feraoun ne ferme pas la parenthèse, il sera question d'un autre récit avec le fils de Amer et Marie qui sera prénommé Amer'N'Amer.

2/ Amer N'Amer dans «Les Chemins qui montent»: partir pour comprendre:

Malgré son attachement à Ighil-Nezman la relation de Amer N'Amer avec les hommes du village a été de tout temps tendue. Depuis son enfance, il ressent une hostilité vis-à-vis de lui et de sa famille. Rien ne semble indiquer que les villageois ont effacé de leur mémoire le passé de sa famille. Amer N'Amer est contraint de payer le lourd tribut laissé par son père mais Amer N'Amer va lutter pour s'imposer. Il entre en conflit avec les hommes de la djema durant plusieurs années. Les causes sont son origine familiale mais aussi son statut de perturbateur: il est le chef de file de la pensée communiste et athée du village:

«Depuis, j'en ai pris mon parti et je ne jeûne jamais et j'ai des disciples, comme le diable, et tous ensemble nous nous moquons d'eux et je récolte tout seul leur haine» (p. 110).

Rebelle et contestataire, il sera, à la fois, redouté et haï. Son comportement marginal et ses activités clandestines qui troublent l'ordre moral et social de la djema le mènent sur les chemins de l'exil. En fait, sa cellule communiste a été démantelée, deux de ses camarades ont été arrêtés alors que lui, le chef, a été épargné parce qu'il a du sang français.

Aussi le départ pour la France est imprévu. Dans ce pays, malgré un physique qui le fait passer pour un Français et malgré sa double origine, il ne ressentira aucun changement, il restera l'enfant d'Ighil-Nezman. Il reniera même le pays de sa mère qui lui paraît froid, étranger et si différent. Il ressent une impossible intégration, un besoin de retour et un sentiment d'être dans la peau d'un vrai émigré alors qu'il a une origine française. Pourtant, il sait que les hommes du village ne veulent pas de lui car ils estiment que sa place est en France, lui, qu'ils nomment le *fils de Madame* :

«! Tas d'imbéciles, vous ne voulez pas de moi, je sais. Où voulez-vous que j'aille? Croyez-vous que les Français, mes oncles, veulent de moi, eux? Erreur! Demandez à vos enfants. Ils vous diront comment je me suis comporté chez mes oncles, si j'ai failli à ma nature de bicot, si j'ai, une seule fois, donné le change; si je n'ai pas partagé les humiliations, la chambre et la soupe des gars d'Ighil-Nezman, à Paris et ailleurs.» (p 107).

Quel exil ?

Le départ d'Amer N'Amer en France est plus compliqué que celui de son père Amer, parti une vingtaine d'années auparavant dans l'unique but de travailler et de gagner sa vie en France. Amer N'Amer n'est pas seulement le fils d'un Kabyle mais aussi de Marie une Française installée à Ighil-Nezman. Il a donc grandi dans la peau d'un Franco-Kabyle. Comme les mariages entre Algériens et Français étaient rares, à cette époque, le cas de Amer N'Amer est donc exceptionnel, surtout, dans un petit village algérien. Nous sommes loin encore des premières générations de fils d'émigrés nés en France.

Comme son père, Amer N'Amer a gardé un mauvais souvenir de l'exil. Ceci dit, avait-il le choix? A priori oui, car il bénéficiait d'un important avantage: il ressemblait aux Européens, il parlait la langue française et avait une mère française. Mais pourquoi n'a-t-il pas su profiter de tous ces atouts?

Amer N'Amer n'était ni fier ni satisfait de sa double identité, lorsqu'il voulait vérifier ses racines de l'autre côté de la Méditerranée, il fut déçu, il ne s'est jamais senti proche des Français. Lors de son séjour en France, il a ressenti cette différence et a éprouvé le besoin de se rapprocher encore davantage de la communauté kabyle, lui qui voulait, à Ighil- Nezman, fuir les siens:

«Nous étions libérés de tout, sauf du mépris des Français. Or ce mépris glissait sur nos cœurs, comme les averses sur nos imperméables». (p.111).

Le départ d'Amer N'Amer avait un double sens: il voulait, certes, comprendre son origine française mais, il désirait également prouver aux gens de son village qu'il n'a rien d'un métropolitain. A Paris, il ne cherchait pas à se lier avec les Français, au contraire, il les fuyait et cherchait la compagnie des jeunes du village. Sa loyauté est d'ailleurs reconnue par les émigrés. *«Là-bas, mes copains d'Ighil-Nezman ou d'ailleurs étaient fiers de moi qui jouait le jeu sans tricher»*¹¹¹.

La vie d'Amer N'Amer est faite d'angoisse et de regrets. Sa double origine n'a pas facilité son insertion dans son lieu natal. La discrimination dont il est victime depuis son enfance va s'accroître car il ressentira une autre forme de rejet: celle des Français. Dans son journal intime, il explique comment il voyait et lisait le mépris à l'égard des Algériens, et comment il jugeait hypocrite l'attitude des Français :

«Je reviens de Paris; moi, Amirouche. J'y retournerai sans doute. A moins que... Là-bas, on ne nous parque pas, nous sommes admis partout, c'est sûr. Mais partout nous sommes des Norafs. Là-bas, il y a les riches et les pauvres, il y a les bandits et les clochards, mais nous ne rentrons dans aucune catégorie». (p.110).

C'est donc en parlant au nom de ses compatriotes, «les Norafs», qu'Amer N'Amer défend son statut d'enfant kabyle. Il le sait et le fera savoir, sa place n'est pas parmi les Français. En allant en France il est parti chercher ce songe d'un monde meilleur. En outre, il voulait aussi prouver qu'il est entièrement kabyle, il va même jusqu'à renier son autre moitié identitaire:

«Puis-je d'un seul coup oublier mon origine semi-française, l'école française, la justice française, l'intelligence française, la force française, toutes mes admirations de semi-français pour l'écrasante supériorité française?» (p 112)

Comme bon nombre d'Algériens migrants qui aspirent à voir un visage plus clément de la France et de ses habitants, il sera déçu, tout est utopie. Il constate sur place le mépris des Français et la galère que vivent les immigrés

algériens. Pour lui il n'y a qu'à Ighil-Nezman qu'il se sentira chez lui : *«Alors j'ai compris que j'avais un pays et qu'en dehors de ce pays je ne serais jamais qu'un étranger. Il m'a fallu vingt ans pour découvrir cette vérité subtile»*.

Cependant, il sait que ce pays -l'Algérie- ne lui appartient pas. A son retour, il lui sera ainsi difficile d'admettre qu'il est dans son pays natal. Les Français gouvernent et ces colonisateurs ont le sentiment d'être chez eux: toute l'Algérie leur appartient. C'est un constat amer et Amer N'Amer a du mal à l'accepter:

«Alors j'ai compris qu'Alger n'était pas à nous mais à eux». (p 113).

Amer N'Amer ressent cela comme une injustice et sa douleur est, précisément, plus profonde -que celle éprouvée par ses compatriotes- à cause de son origine française:

«Il y a un siècle que les Français viennent chez nous. Il y a un demi-siècle que nous allons chez eux. Un échange fraternel dont je suis un bâtard authentique!» (p 185).

Il explique aussi comment les conditions des deux côtés sont différentes, celle des Algériens qui migrent vers la France et celle des colons qui s'installent en Algérie. Ce pays devient leur nouvelle patrie: *«Actuellement, chaque fois qu'un métropolitain vient chez nous, il n'émigre pas, lui: il s'établit. Et il fait de bonnes affaires car tout est dans l'ordre»* (p 185).

Cette haine qu'il vouait aux Français s'est accentuée le jour où il rentra de France, sur le bateau, il entend les Européens parler entre eux pour prétendre qu'ils vont chez eux à Alger:

«Et je riais intérieurement de ces fils et filles de colons qui, achevant leurs vacances, se figuraient qu'ils rentreraient chez eux...je me disais : «Vous vous trompez, Messieurs-dames, vous n'allez pas chez vous!»». (p 112).

Toutes ces considérations viennent rappeler le contexte historique de l'époque mais aussi insister sur une *médiation* –dans le sens sociocritique- entre ce texte littéraire et cet ancrage social, médiation qui vient de la vision anticolonialiste de Feraoun sur la réalité de l'époque. Tout l'aspect «littérarité»⁽⁶⁾ de *Les Chemins qui montent*, à travers surtout la création du personnage Amer N'Amer (et sa double origine), signifie de manière fictionnelle le tiraillement de Feraoun entre sa double culture: française et algérienne.

Amer N'Amer considère que, dans les villages de la Kabylie, la migration devient un rite quasi obligatoire. Les jeunes de son âge se sentent obligés de partir en laissant derrière eux la misère, ils aspirent à un monde meilleur mais la réalité est tout autre:

«Partout il y a eu des jeunes comme moi qui s'en moquent, des jeunes qui sont revenus le cœur meurtri, parce qu'il a fallu qu'ils aillent là-bas pour comprendre». (p. 111).

La fin tragique de Amer N'Amer, qui s'est laissé tuer par son rival Mokrane alors qu'il aurait pu se défendre, est logique: lui, le personnage incompris, *problématique*,⁽⁷⁾ marginal ne pouvait que disparaître de manière violente.

III/CONCLUSION:

La terre et le sang et *Les chemins qui montent* sont des romans mais aussi des témoignages sur la vie sociale de la Kabylie de la première moitié du 20^{ème} siècle à travers ses divers aspects parmi lesquels la migration. Le singulier ne convient pas car le diptyque propose plusieurs migrations: économique, identitaire avec deux sens migratoires, de l'Algérie vers la France et de la France vers l'Algérie. Dans ces textes nous remarquons une intégration réussie, celle de Marie et deux retours (Amer et Amer N'Amer) qui échouent. Nous constatons que ces deux personnages qui partent en France mais qui reviennent au bercail connaissent une fin tragique comme si le village ne voulait plus d'eux: l'exil les a coupés de leurs racines. Par contre, Marie⁽⁸⁾ qui migre dans le sens inverse, est acceptée, elle s'intègre rapidement, se «kabylise» et connaît une fin paisible. Cette attention portée par Feraoun au thème de la migration, s'explique d'une part par la biographie: le père de l'écrivain est parti en 1910 pour travailler dans les mines du nord français, blessé il revient avec une large cicatrice comme pour rappeler les dures conditions des mineurs immigrés. Ce vécu familial repris tel quel dans *Le fils du pauvre*, à travers le père de Fouroulou, est récupéré par la narration de *La terre et le sang*. Ce thème s'explique d'autre part par les différents déplacements professionnels de Feraoun qui quitte Tizi Hibel pour Fort National, Tizi-Ouzou, et Alger. Cette migration à l'intérieur de l'Algérie, est ressentie par l'écrivain comme un exil et un déchirement. A ce sujet nous lisons dans une revue⁽⁹⁾: «Il est à cet égard semblable, à d'autres villageois. Comme

eux, il se rend vers d'autres contrées, quittant le village pour de longues périodes de travail puis y retourne inmanquablement, dès que possible, retrouver les siens... N'est-il pas au fond, un migrant lui aussi?»

La motivation pour la thématique de la migration que nous avons illustrée par les deux romans de Mouloud Feraoun, écrivain classique de la littérature algérienne de langue française est, par ailleurs, en rapport avec l'actualité (celle des Haragas) qui domine le champ social algérien à l'ère de la mondialisation. L'historien Daho Djerbal écrit⁽¹⁰⁾: *Depuis près d'une double décennie, la question des mouvements migratoires est mise de manière quasi-permanente sur agenda médiatique et politique. Elle occupe dans beaucoup de régions du monde, les devants d'une actualité qui n'en retient que les manifestations spectaculaires et souvent dramatiques»*

Le sens du départ des Haragas est plus proche de celui de Amer mais, bien entendu, les conditions ne sont pas les mêmes. Amer et Amer N'Amer ne sont pas partis clandestinement, de plus, ils désiraient revenir au pays natal.

BIBLIOGRAPHIE:

-
- (1)- Expression que nous empruntons à Charles Bonn *Le roman algérien de langue française* L'harmattan Paris, 1985 p25.
 - (2)- Parue le 27 février 1953 au journal l'Effort Algérie et reprise par El Watan du 15 mars 2000.
 - (3)- En fait un crime.
 - (4)- *Sociologie de l'Algérie*, Paris PUF Que sais je? 1970, Chapitre «Les Kabyles», (p. 17)
 - (5)- *Travail et travailleurs en Algérie*, Paris, Mouton & Co, 1963 p53.
 - (6)- Notion attribuée à Jakobson qui écrit «l'objet de la science littéraire n'est pas la littérature mais la littérarité tout ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire» in *Théorie de la littérature* Paris, le Seuil, 1965.
 - (7)- Tel que conçu Lucien Goldmann «le héros problématique dont la recherche dégradée et par là même inauthentique de valeurs authentiques dans un monde de conformisme et de conventions constitue le contenu du roman que les écrivains ont créé dans la société individualiste» in Goldmann Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard 1964 p. 24.
 - (8)- Rappelons que le véritable père de Marie est Rabah, elle a donc une origine kabyle.
 - (9)- *Actualités et Cultures Berbères* n° 58/59 -2008 de l'Association Tizi-Hibel) article écrit par Mohand Dahmous page 44.
 - (10)- Dans l'introduction au numéro spécial de la revue Naqd «Migrants, migration El Harga, Alger n°26/27 automne- hiver 2009 p5.

BIBLIOGRAPHIE:

Œuvres de Mouloud Feraoun:

- Le Fils du pauvre, Paris, Le Seuil 1954.
- La Terre et le sang, Paris Le Seuil 1953.
- Les Chemins qui montent, Paris, Le Seuil 1957.
- Le Journal, Paris, Le Seuil 1962.

Ouvrages et revues sur Feraoun:

- Bonn Charles, La Littérature algérienne de langue française et ses lectures, Ottawa, Naaman, 1974.
- Déjeux Jean Littérature maghrébine de langue française, Ottawa Ed Naaman, 1973.
- Chèze Marie-Hélène, Mouloud Feraoun la voix et le silence, Le Seuil 1982.
- Gleyze Jack, Mouloud Feraoun, Paris L'Harmattan 1990.
- Revue Actualité et culture berbères, Paris N°58/59 printemps 2008, «les héritages de Mouloud Feraoun».
- Revue L'ivrescq, Alger N°5 mars 2010.
- Actes des journées d'étude sur Mouloud Feraoun Oran ILVE 2 au 5 mai 1983. Publiés par CRIDSSH Oran.

Ouvrages théoriques et généraux:

- Bonn Charles Le roman algérien de langue française L'harmattan Paris, 1985.
- Bourdieu Pierre, Sociologie de l'Algérie, Paris, PUF 1970.
Les règles de l'art, Paris, Le Seuil 1998
- Hamon Philipe, Le Statut sémiologique du personnage, in Poétique du récit, Paris, Le Seuil 1977.-Claude Duchet, Sociocritique, Paris Nathan 1979.
- Goldmann Lucien, Pour une sociologie du roman, Paris, Gallimard 1964.
- Littératures des immigrations: exils croisés sous la direction de Charles Bonn, Paris, L'harmattan, 1995.
- Migrants, migration El Herga Revue Naqd Alger automne/hiver 2009 n°26/2.